

Visites en Limousín



12 et 13 octobre 2024



**Visite de la ville
en petit train
(Pages 3 à 8)**



**Visite
du four des Casseaux
(Pages 8 à 15)**



**Visite de la ville
la nuit
(Pages 16 à 19)**



**Visite de la ville
le jour
(Pages 20 à 23)**



**Visite de la Maison de la
Boucherie
(Pages 24 et 25)**



**Visite
d'Oradour-sur-Glane
(Pages 26 à 31)**

VERS LIMOGES

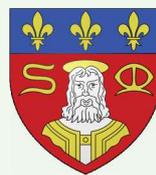
Aire du Manoire : je n'aurais pas cru y passer cette année. Et pas pour aller à Limoges car je n'avais pas envisagé d'atteindre Limoges par les autoroutes. Limoges, j'y allais naguère par l'ouest, par la nationale 10 : Angoulême puis les petites routes sinueuses et compliquées : Taponnat (un embryon de route à deux fois deux voies permettait d'espérer une amélioration de l'itinéraire), La Rochefoucauld (on passait devant le château), Chasseneuil (on prenait à droite), Roumazière (on traversait la Charente), Chabanais (on traversait la Vienne), on frôlait l'astrolème de Rochechouard sans connaître son existence et, une fois passé Saint-Junien, on était proche de l'arrivée. J'espère que depuis la fin du XX^e siècle, la route a été aménagée... Pour l'heure, je suis attablé au restaurant de l'aire du Manoire pour la combienième fois ? "Notre aire" ai-je écrit autrefois. Cela se confirme ce samedi encore. Dehors, il fait gris, le ciel est couvert. C'est l'automne...

Ce voyage à Limoges est pour moi différent des voyages précédents car non seulement je suis déjà allé à Limoges mais j'y connais des amis que j'ai avertis de ma venue. Ne les ayant pas vus depuis des lustres (cinq ou six sans doute, voire davantage), l'occasion est trop belle. Reste à savoir comment organiser la rencontre.

Depuis ma dernière visite à cette ville et aux amis, le smartphone a été inventé et se révèle fort utile pour improviser des rendez-vous, pour actualiser les informations, pour réussir les rencontres et pour rapporter des photos. Mais comment faisait-on avant cette invention ? Connaissant les voyages de deux jours organisés par le Comité, je sais pouvoir y trouver des temps "morts" ne serait-ce que le soir, l'hôtel prévu n'étant pas au centre-ville. La rencontre

est donc prévue, d'abord au restaurant vers midi puis probablement en soirée.

Lorsque je demanderai à Miguel, notre "nouveau" chauffeur que nous connaissons déjà, pourquoi il a choisi de passer par les autoroutes 89 et 20 pour atteindre Limoges (c'est, à mon avis, plus long que par la N10), il me dira que cet itinéraire est plus confortable pour les passagers du bus : des routes plus droites secouent moins les voyageurs. Je trouve cette explication surprenante mais généreuse. Il aurait pu me dire "plus rapide", ce qui serait à vérifier.



Limoges : ce nom est devenu synonyme d'éloignement. Il était déjà très long, en voiture, d'aller à Limoges depuis Bordeaux mais depuis que le Limousin a été phagocyté par l'Aquitaine pour former, avec le Poitou, la plus vaste région de la France métropolitaine, l'accès à cette ville ne s'est guère amélioré. Certes, comme nous le verrons au retour, la route entre Angoulême et Limoges est en partie (en partie seulement) à deux fois deux voies ; il n'en reste pas moins que cet itinéraire n'est pas très facile. Que ce soit par l'ouest ou par le sud, Limoges est loin. Nous mettrons presque quatre heures pour y arriver, y compris la demi-heure d'arrêt sur l'aire du Manoire.

LE PETIT TRAIN

Sitôt arrivés au centre-ville, nous descendons du bus pour monter dans le petit train qui doit nous faire visiter la ville. Il est 11 h. La cinquantaine de voyageurs que nous sommes trouve place dans les trois wagons du train, un peu comme dans une boîte de sardines : serrés nous sommes. Le côté gauche est



Le boulevard de Fleurus



La cathédrale et son parvis

vitré de Plexiglas, ce qui nuira aux photos. Étant assis à gauche, je décide de ne pas prendre de photos : les angles de vue sont rarement favorables à des photos bien cadrées et le conducteur ne s'intéresse absolument pas aux éventuels photographes : les arrêts sont inexistantes, au mieux excessivement courts. Je mise donc sur les photos des autres, en particulier de ceux assis à droite, sans vitrage. Je décide de noter l'itinéraire, histoire de savoir par où nous passons...

Les haut-parleurs des wagons nous racontent que Limoges, ville d'art et d'histoire, compte 140 000 habitants. Elle est la capitale des arts du feu, de l'émail, du vitrail, de la porcelaine. Cela fait beaucoup de sites à visiter !

Le petit train démarre du boulevard de Fleurus, près de l'office de tourisme et emprunte la large avenue qui le continue jusqu'à la rue Gabriel Péri qui nous approche de la cathédrale. Je découvre alors que, bien que je sois allé plusieurs fois à Limoges, je ne connais ni l'histoire ni la structure de la ville. Dès l'origine, la ville était double. Plus tard, un guide opposera les institutions civiles à celles religieuses pour expliquer cette dualité. Il y avait le quartier de la Cité, autour de la cathédrale et celui du Château, autour... du château. C'est dans la Cité que le petit train pénètre en suivant la rue Gabriel Péri. J'aperçois à travers le Plexiglas des maisons à colombages ou à pans de bois qui bordent d'étroites ruelles en partie interdites à la circulation ou à circulation très réglementée. Je ne m'attendais pas à découvrir une ville "si ancienne", une architecture moyenâgeuse aussi bien préservée.

Le conducteur entre sur le parvis de la cathédrale, très vaste. J'imagine qu'un tel espace doit être utilisé pour des manifestations diverses genre foires, salon du livre, marché ou autres. L'édifice, nous disent les haut-parleurs, date du VI^e siècle pour ses

parties les plus anciennes mais seulement du XIX^e pour les plus récentes. Il fut édifié en granite – Limousin oblige – dans un style gothique devenant flamboyant pour le portail nord, la façade principale ne présentant guère d'intérêt. Pour s'assurer que tous les passagers puissent voir le monument, le petit train dessine un cercle sur l'esplanade qui entoure la cathédrale. Impossible de photographier le portail dans de telles conditions : comment y revenir ? Nous apprenons aussi que le clocher, plusieurs fois victime de la foudre, fut finalement allégé de sa flèche, les Limougeauds en ayant "marre" de le reconstruire. Le petit train se faufile alors dans la rue des Allois pour sortir de la Cité. Cette ruelle et sa placette triangulaire semblent très fréquentées et je découvrirai, en fin de journée, combien les jeunes (et les moins jeunes) s'y retrouvent pour être ensemble et boire une bière à "L'Irlandais", le bar ouvrant sur la placette couverte de guirlandes et de fanions colorés. Les façades sont presque toutes à pans de bois : retour dans le passé... Cependant, les étages inférieurs sont en granite, les pans de bois n'ornant que les niveaux supérieurs. Quelques très belles arcades témoignent de l'âge des bâtiments et de leur usage commercial comme nous l'avons souvent compris en écoutant les divers guides que nous avons eus dans les voyages précédents.

Nous passons devant les bars et les restaurants qui animent la placette triangulaire, enfilons les rues de la Haute Cité et de la Cité avant de déboucher sur le boulevard de la Cité. Au cas où nous l'aurions oublié, nous sommes bel et bien dans le quartier de la Cité !

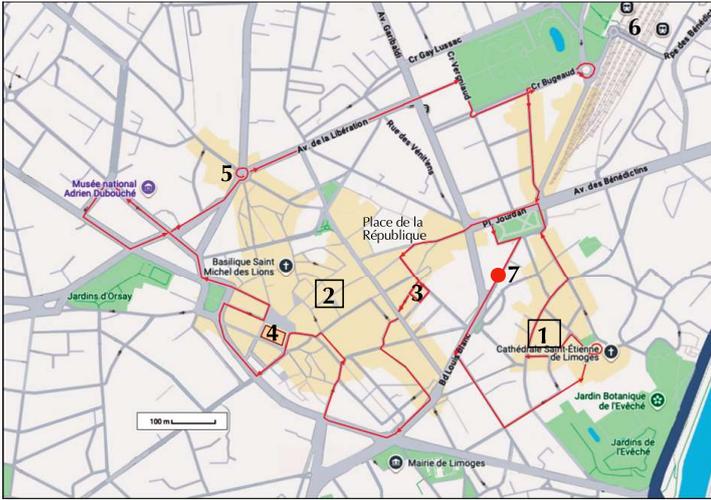
Changement radical de décor. Le boulevard de la Cité marque une frontière. Nous apprendrons plus tard, par le guide, qu'une partie de la vieille ville de Limoges fut détruite au XIX^e siècle pour céder la place aux larges rues droites et aux boulevards "modernes". Cette destruction du bâti moyenâgeux cor-



Place triangulaire, rue des Allois ; bar L'Irlandais



Le bâtiment de la poste principale, à gauche



Carte IP.L. d'après Google Maps

Itinéraire du petit train dans le vieux Limoges

1 : Quartier Cité ; 2 : Quartier Château ; 3 : Pavillon le Verdurier ;
4 : Halles centrales ; 5 : Place Dauphine ; 6 : Gare Limoges-Bénédictins ; 7 : Départ et arrivée.

respondait aussi au souci d'hygiénisme en vigueur à cette époque. C'est ce que nous découvrons en roulant dans la rue du Maupas qui nous conduit jusqu'à la place Jourdan, nom d'un général révolutionnaire né à Limoges, vainqueur à la bataille de Fleurus, le 26 juin 1794. Les haut-parleurs racontent les chaussures Weston (Limoges était autrefois connue pour ses fabriques de chaussures) et nous causent du monument aux morts sur lequel figurent un cordonnier et un porcelainier, preuve de l'importance de ces deux activités pour cette ville.

Par la rue Porte Tourny, nous atteignons la place de la République aménagée sur l'emplacement d'une ancienne abbaye disparue, l'abbaye Saint-Martial qui datait des XII^e et XIV^e siècles. Saint-Martial, personnage hautement attaché à la ville de Limoges, premier évangéliste du Limousin...

La rue Dalesme nous conduit vers un étrange monument, apparemment l'un des plus connus de la

ville : le pavillon Verdurier. Ce bâtiment carré aux angles coupés (devenu octogone irrégulier) est coiffé d'une coupole dessinée par l'architecte qui proposa la coupole de la gare des Bénédictins, l'une des gares les plus belles de France. (Sans doute les Limougeauds considèrent-ils leur gare comme la plus belle de France.) Le pavillon Verdurier fut édifié dans le style Art nouveau pour devenir un entrepôt frigorifique afin d'y entreposer de la viande à une époque où Limoges traversait une sérieuse crise alimentaire ; c'était un comble pour une région aujourd'hui connue pour ses vaches limousines. Mais il n'en fut pas toujours ainsi, semble-t-il. La crise passée, le bâtiment fut réaménagé pour d'autres usages. Il est aujourd'hui pavillon d'exposition. Ses murs sont couverts de carreaux en grès flammé du plus bel effet : dégradé du bleu au vert. Lorsque nous visiterons la ville à pied, nous découvrirons son secret... En attendant, nous nous contentons d'observer les décors floraux qui dessinent une jolie frise au sommet des façades. Le conducteur fait le tour complet du pavillon avant de prendre la rue Rafilhoux.

Rue Charles Michels, les haut-parleurs nous racontent l'histoire de la CGT née ici, dans cette rue étroite, à Limoges en 1893. Les drapeaux rouges du syndicat flottent toujours au balcon de la Maison du Peuple ; ce nom est inscrit en lettres majuscules au-dessus de l'entrée. La rue est commerçante, bars et restaurants se succédant. Il reste ici aussi quelques maisons à pans de bois.

Par le boulevard Louis Blanc, nous approchons de l'hôtel de ville construit au XIX^e siècle sur l'emplacement de l'ancien forum romain sans que je puisse savoir quand ce forum disparut. J'ai compris que le bâtiment devait être construit en pierres calcaires mais que la population exigea que le granite du Limousin fût aussi utilisé. Ainsi, la base du bâtiment est en granite local, les étages en calcaire charentais.



Place Jourdan

C'est un joli bâtiment, de style XIX^e siècle, à la façade symétrique et au toit couvert d'ardoises, découpé en trois parties. Devant l'hôtel de ville se trouvent une fontaine et des bancs dont les pieds sont en porcelaine blanche. Ainsi les porcelainiers affirment-ils la solidité de leur production... Les bancs proprement dits sont en bois de châtaignier, arbre emblématique du Limousin.

Au numéro 71 du boulevard Gambetta naquit Auguste Renoir. Le petit train ralentit en passant devant cette maison. Une plaque rappelle que le peintre y naquit le 25 février 1841 mais il ne vécut pas longtemps dans la ville. Ce boulevard Gambetta sert de ceinture au second quartier ancien et préservé de Limoges, le Château, ainsi appelé car autrefois se dressait ici un château. Parfois, les noms de lieu sont simples à expliquer ! Le tracteur et ses trois wagons se glissent dans l'étroite rue de la Vigne de fer et atteignent la fameuse rue de la boucherie, l'une des plus célèbres de ce quartier et de la ville, à ce que j'ai compris de cette visite "automobile". Nous y apercevons les très nombreuses maisons à pans de bois : immersion au Moyen Âge ! Juste après, voici la place du Poids Public à l'architecture plus moderne, semble-t-il. Ce nom original témoigne probablement du rôle commercial de ce dédale de ruelles. Aujourd'hui, ces ruelles aux très nombreux commerces, très fréquentées, sont ornées d'une multitude de ballons et de fanions suspendus. Nous traversons la place des Bancs, bordée de nombreux bars et restaurants, un lieu très convivial, me semble-t-il, longeons la halle centrale et, par l'étroite rue Gondinet, quittons le quartier du Château et revenons sur le boulevard Gambetta. Comme écrit un peu plus haut, ce boulevard contourne le vieux quartier. Nous passons devant le tribunal et son fronton à quatre colonnes. Le paysage s'ouvre et je peux constater la présence des nombreuses caténaïres qui alimentent un réseau assez dense de trolley bus. C'est là l'une des différences

entre Bordeaux et Limoges. Dans la première, il n'y a aucun trolley et je ne me souviens pas en avoir vu jadis. Et à Bordeaux, il ne reste qu'une seule maison à pans de bois, toutes celles qui existaient jadis ayant été détruites. Les grands architectes qui redessinèrent Bordeaux aux XVII^e et XVIII^e siècles firent table rase du passé pour tracer des avenues larges et rectilignes.

Retour dans le quartier du Château par la rue Othon Peconnet qui nous conduit sur la place de la Motte, devant la grande halle centrale. Les visites urbaines en petit train ont leur intérêt : voir en moins d'une heure la géographie d'une ville ; elles ont aussi leur inconvénient : aucun arrêt. Il faudrait inventer un circuit dans lequel le train s'arrêterait, les passagers descendraient, visiteraient le bâtiment, l'église, le lieu, puis remonteraient pour un autre arrêt plus loin : un petit train omnibus, en quelque sorte. Coincé entre le Plexiglas et mes voisins, je ne peux qu'espérer pouvoir revenir ici plus tard. La suite me contentera au-delà de mes espérances !

C'est dans la rue Darnet, très commerçante et parallèle à la précédente, que les haut-parleurs nous racontent le kaolin qui fit la richesse de la ville. Kaolin est un mot d'origine chinoise [*gaoling* (高岭)] car c'est dans l'Empire du Milieu que la porcelaine fut inventée grâce à cette argile blanche et pure : le kaolin. Lorsque des gisements de cette argile furent découverts à Saint-Yrieix-la-Perche, les usines de porcelaine fleurirent à Limoges bien située sur sa rivière : la Vienne y apportait la matière première par bateaux et le bois pour les fours par flottaison.

La rue Monte-à-regrets qui débouche sur la rue Darnet porte bien son nom car c'est par elle que les condamnés à mort allaient de la prison à la guillotine. La dernière exécution publique eut lieu le 3 mars 1937 sur le champ de Foire, aujourd'hui place Winston-Churchill.



Le musée national de la porcelaine Adrien Dubouché



Place Dauphine ou place Denis Dussoubs

L'avenue Victor Hugo nous conduit à la place Winston-Churchill où les haut-parleurs nous parlent d'un joli bâtiment, sans doute du XIX^e siècle, encore marqué par des traces de fusillades dans ses murs. Sont-ce les traces d'un épisode de la Seconde Guerre, je ne l'ai pas noté. Un peu plus loin, sur la droite, voici le musée national Adrien Dubouché qui possède la collection publique la plus riche au monde de porcelaine de Limoges : si seulement le petit train nous laissait le temps de visiter... Adrien Dubouché, qui fut maire de Limoges, acheta plusieurs collections privées de porcelaines et en fit don au musée qui porte son nom.

Nous faisons le tour de la place Winston-Churchill au bord de laquelle se trouve la maison d'arrêt de la ville et atteignons la place des jardins d'Orsay aménagés sur le site de l'ancien amphithéâtre romain dont il ne reste rien sauf le nom de la rue.

Par la rue Louvrier de Lajolais, nous revenons boulevard Victor Hugo et atteignons la place Dauphine, circulaire, cernée d'une très belle architecture harmonieuse : les maisons s'ouvrent sur la place par des baies surmontées d'impostes en demi-cercle ; murs à bossages peints en rouge orangé. Terrasses et restaurants animent ce bel espace. Après avoir effectué un tour de cette place, notre petit train s'aventure dans la rue des Combes puis, par la rue Stalingrad, nous conduit devant le bâtiment de la poste centrale de Limoges construit au début du XX^e siècle dans le style néo-classique. Face à lui, la préfecture du département.

Nous passons devant la maison qui abrita la famille Haviland, riches porcelainiers d'origine états-unienne dont le fondateur – David Haviland – s'installa, en 1842, à Limoges, alors capitale mondiale de la porcelaine. Il y créa l'atelier Haviland, futur berceau d'un art et d'un savoir-faire précieux. Haviland

est devenu un nom synonyme de l'art du luxe à la française qui perdure jusqu'à aujourd'hui. Grâce à cette famille, la porcelaine de Limoges prit un essor irréversible et David Haviland fut plébiscité par le monde entier pour son œil novateur.

Nous voici maintenant sur le cours de la Libération dont on nous dit que s'y trouvait la plus ancienne pharmacie de la ville. En atteignant le cours Vergniaud (autre célèbre révolutionnaire), nous débouchons devant la célèbre gare des Bénédictins qui fait la fierté des Limougeauds. Le petit train monte la rampe qui nous approche de la gare dont la silhouette est caractérisée par son campanile et sa coupole. Les haut-parleurs expliquent que la coupole a brûlé en février 1998 et fut reconstruite à l'identique. Cependant, le cuivre utilisé n'a pas encore eu le temps de verdir. L'édifice date de 1929 et son style emprunte autant à l'Art nouveau qu'à l'Art déco et au néo-classicisme. L'une des autres caractéristiques de cette gare est qu'elle est construite au-dessus des voies. La gare est constituée d'une ossature en béton armé habillée à l'extérieur de pierres de taille calcaires et, à l'intérieur, d'un enduit de plâtre. La coupole qui surmonte le grand hall est dotée d'une charpente métallique et recouverte de plaques de cuivre. Cette gare de Limoges-Bénédictin est considérée comme l'une des plus belles de France, nous assurent les haut-parleurs...

Nous redescendons le cours Bougeaud (autre militaire célèbre pour sa guerre en Espagne, son séjour en tant que responsable de la citadelle de Blaye et sa lutte contre Abd el-Kader, en Algérie) puis le cours Jourdan (encore un militaire !). Nous passons devant un monument aux morts sur lequel j'aperçois les noms de soldats morts au cours de la guerre de 1870. La statue principale représente une femme coiffée d'un bonnet phrygien. À 11 h 55, nous sommes revenus à notre point de départ, cours Fleurus.



Place Winston Churchill : le bâtiment marqué par la fusillade



La gare de Limoges-Bénédictins

Nous nous rendons à pied jusqu'au restaurant "Le Geyracois, distant d'un ou deux hectomètres. C'est à l'étage que l'on nous installe et c'est à l'étage qu'Anne-Marie vient me trouver pour que nous discutons d'une possible visite de la ville. La décision est prise qu'elle vienne ou bien en fin d'après-midi lorsque la visite du musée du four de Casseaux sera terminée ou bien à l'hôtel Théo, loin dans la banlieue industrielle, au nord de Limoges où se trouvent ces hôtels sans âme mais aux parkings faciles, surtout pour les bus. De plus ces hôtels peuvent accueillir un grand nombre de personne. Plaisir de nous revoir après tant d'années même si les ponts ne furent jamais coupés. La distance seule est en cause... Le repas est correct : terrine de poisson, salade et oignons puis pièce de bœuf habillée de pommes de terre, de haricots verts, de purée de carotte et d'autre chose encore : du goût et de la couleur ! C'est beau, c'est bon mais c'est moins que tiède... En dessert, mousse au chocolat... Café et vin à volonté.



Détail de la frise de la gare

LE FOUR DE CASSEAUX

Ville de porcelaine, Limoges a moult sites porcelainiers à offrir aux visiteurs. En moins de deux jours, en fait, en une après-midi, il est impossible de tout voir. Le Comité a choisi de nous faire découvrir le four des Casseaux, ultime exemple de fours dans lesquels cuisaient les objets en porcelaine mais aussi élément essentiel dans la fabrication de la porcelaine. Nous arrivons en avance sur le site, une ancienne fabrique dont il ne reste pas grand-chose hors le four sauvé de la destruction par une association.

Le quartier des Casseaux, situé en bord de Vienne, joua un rôle important dans le développement de la porcelaine de Limoges et dans son économie locale. En effet, dès le XI^e siècle, les prés qui occupaient cet endroit servaient à stocker les bois charriés par la rivière. Certains étaient utilisés comme bois de chauffage, d'autres pour la construction. C'est sur ces prés de Casseaux que l'on cassait le bois... Tout naturellement, ce quartier non urbanisé et proche de l'eau fut choisi pour construire la première usine de porcelaine, en 1816.

En attendant l'heure de la visite, nous pouvons déambuler dans la vaste boutique qui vend, sans effort particulier de présentation, des dizaines de pièces en porcelaine. Le magasin ressemble à un ancien entrepôt en béton, sans âme ni cachet, brut de décoffrage. Une femme surveille les chalands et répète qu'il ne faut pas prendre de photos car les motifs sont déposés. Craint-elle que nous fabriquions nous-



Monument aux morts, cours Jourdan



Détail de la frise, gare de Limoges-Bénédictins

mêmes des assiettes en porcelaine en copiant les décors ou, plus simplement, que nous vendions à quelques Chinois les photos illustrées par les dessins ? Avant de comprendre qu'il était interdit de prendre en photos les assiettes diverses, j'avais déjà mis dans la boîte quelques jolis décors. J'entends des commentaires entre les dames du groupe qui trouvent ces décors vieillots, obsolètes, dépassés. Quels jeunes mariés écriraient sur sa liste de mariage le désir de recevoir de telles vaisselles, fussent-elles en porcelaine de Limoges ? Pourtant, me semble-t-il, l'utilisation de plus en plus fréquente de décalcomanies pour décorer la porcelaine devrait permettre de proposer des décors plus variés, plus colorés, plus attractifs. Mais je n'y connais rien en matière de porcelaine et de vaisselle de Limoges...

14 h 30. Romane, notre guide, nous propose de sortir de l'entrepôt et de l'écouter quelques minutes dans une courrette engazonnée. Nous sommes dans une ancienne usine, qui devait être très importante au début du XX^e siècle mais qui périclita, ferma et fut en partie détruite. Nous n'en voyons que ce qui échappa aux destructions. Puis nous suivons notre guide à l'intérieur, dans cet espace qui fut autrefois celui des fours. Des neuf fours de jadis, un seul subsiste, classé aujourd'hui monument historique car il est le seul de sa catégorie – les fours ronds à flamme renversée – encore debout, en France et en Europe.



Il m'a fallu un certain temps pour comprendre où nous étions regroupés car l'architecture du lieu me parut très originale. La pièce haute et vaste est en effet partagée en son milieu par une mezzanine circulaire supportée par des poutres métalliques d'importance. On y accède par un escalier. Cette disposition, je l'avais déjà vue dans la fort jolie maison d'Harar dans laquelle est aménagé le musée Rimbaud. Devant ce cercle suspendu, j'ai finalement compris que cette pièce contenait autrefois l'un des neuf fours qui fut détruit alors que le plancher qui permettait d'accéder à sa partie supérieure fut conservé. Le trou circulaire est donc l'espace dans lequel s'élevait le four à porcelaine, un four immense, à deux étages, semblable à son voisin encore debout.

L'usine date donc du début du XX^e siècle. C'était une ancienne usine Gérard-Dufraisseix-Abbott, qui avait été établie à l'emplacement d'une usine fondée en 1816 par François Alluaud. Les trois associés Gérard, Dufraisseix et Abbott étaient les successeurs de Charles Field Haviland, cousin germain des porcelainiers d'origine américaine Charles et Théodore Haviland, époux d'une petite-fille Alluaud, qui avait repris l'entreprise en 1876. Les haut-parleurs du petit train nous avaient parlé de cette famille Haviland qui fit de Limoges la capitale de la porcelaine. L'usine, nous précise Romane, était très importante et possédait donc neuf fours et neuf cours : il n'en reste qu'un et qu'une.



Limoges, sa rivière et son barrage



Le bois descendu des montagnes devant les quais de Limoges

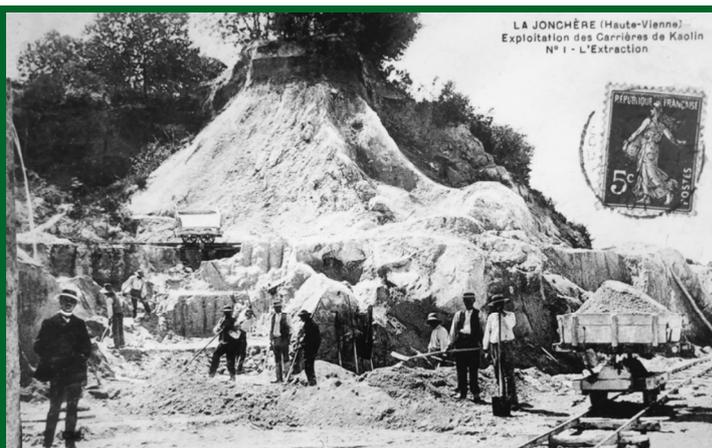
Photos d'après les photos exposées sur la mezzanine



50 - St-YRIEIX — Aspect général des Carrières de kaolin de Marcognac

Photos d'après les photos exposées sur la mezzanine

Carrière de kaolin à Marcognac (Saint-Yrieix-la-Perche)

LA JONCHÈRE (Haute-Vienne).
Exploitation des Carrières de Kaolin
N° 1 - L'Extraction

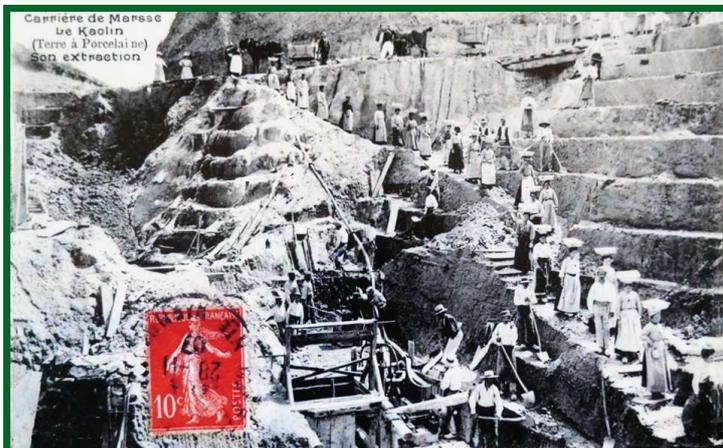
Carrière de kaolin à la Jonchère

La recette de la porcelaine était connue avant que l'on ne découvre les gisements de Saint-Yrieix-la-Perche. Les Allemands en fabriquaient déjà vers 1700. Ce ne fut qu'en 1768 que le gisement fut découvert et commença à être exploité. Ce fut à Limoges que la première usine fut construite car la ville était édifiée sur la Vienne. Si le transport de l'argile blanche se faisait par la route, c'était par flottage que le bois issu des montagnes du Limousin atteignait Limoges. Il était nécessaire pour la cuisson de la porcelaine. Il fallait quinze jours de voyage au bois pour atteindre la ville. Près de l'usine se trouvait donc le port du Naveix et un barrage appelé ici "ramier" qui arrêtait les troncs. Ceux-ci étaient sortis de l'eau et rangés sur les quais.

En 1771, Turgot (une rue porte son nom à Limoges) fit les démarches pour que la manufacture devint royale. En 1850, le chemin de fer arriva à Limoges et avec lui, le charbon extrait dans les mines du

Nord. Le charbon remplaça donc le bois et la rivière devint inutile. Les usines purent s'édifier près des voies ferrées, se libérant ainsi du cours d'eau.

Cette industrie de la porcelaine nécessitait une main d'œuvre très importante et souvent très mal payée. Il fallait beaucoup de monde dans les carrières pour extraire et transporter le kaolin dont beaucoup de femmes. Comme elles étaient beaucoup moins payées que les hommes, nous explique Romane, les entreprises en utilisaient beaucoup. Elles étaient payées 65 c par jour, les hommes recevant le double. On ne sait pas à quoi correspondraient aujourd'hui ces 65 centimes de franc. Ces femmes portaient le kaolin sur leur tête, exactement comme le font encore les femmes du Bénin qui transportent sur leur tête le sable extrait du fond de l'Ouémé depuis les pirogues jusqu'aux camions. Il fallait également beaucoup de main d'œuvre pour fabriquer les objets et pour les décorer. Ceux nombreux

Carrière de Marssac
Le Kaolin
(Terre à Porcelaine)
Son extraction

Photos d'après les photos exposées sur la mezzanine

L'extraction du kaolin à Marssac. Les femmes y sont nombreuses.



Atelier de modelage



Le groupe sur la mezzanine, regardant les photos commentées par notre guide

qui travaillaient aux fours étaient au bas de l'échelle ; on dirait aujourd'hui qu'ils formaient le lumpenprolétariat.

Les carrières, nous dit encore Romane, furent épuisées en 1980. Aujourd'hui l'argile blanche provient de Plœmeur (Morbihan), de Grande-Bretagne, de Nouvelle-Zélande... ; nécessairement, de régions granitiques. J'en conclus qu'il y aurait du granite en Nouvelle-Zélande !

La guide nous explique la fabrication et la cuisson des pièces de porcelaine. Dire que je n'ai pas tout compris est une litote. D'abord, il faut créer un modèle, le plus souvent à partir d'un dessin à l'échelle un. Un modelleur réalise l'objet sous forme d'un volume de plâtre à l'échelle "taille crue", soit 14 % plus grand que la taille réelle de la pièce car il faut anticiper le retrait que prendra la pièce à la cuisson. De ce modèle on crée un moule à partir duquel seront tirés les moules de production. C'est pourquoi ce premier moule est appelé "moule mère". Les moules de production étaient réalisés en plâtre. Aujourd'hui ils



peuvent être en résine ou en acier revêtu de polyuréthane. Première découverte de ma part : les objets en porcelaine ne sont donc pas fabriqués à la main, au tour ou en colombins : ils sont moulés pour la plupart.

Pour les pièces creuses, la pâte liquide est versée dans des moules en plâtre. La porosité du plâtre absorbe l'eau contenue dans la pâte et fixe celle-ci contre les parois du moule. Après un temps de prise précis, proportionnel à la dimension de la pièce (il faut environ trente minutes pour une soupière) l'excédent de barbotine est rejeté. Les pièces sont alors démoulées. Pour les pièces rondes et hautes telles que les tasses, les saladiers..., une galette de pâte semi-molle est déposée dans un moule en plâtre lui-même placé sur un tour. Un calibre métallique s'abaisse, écrase la pâte de façon à la répartir contre les parois du moule et tranche l'excédent. Des techniques plus sophistiquées sont utilisées pour former les pièces rondes telles que les assiettes. On peut donc dire que la fabrication des pièces est "industrielle".



L'espace muséographique sous la véranda circulaire



Exposition de pièces en porcelaine dans des gazettes découpées



Les ouvriers chargés de remplir les fours et d'alimenter les foyers

Photos d'après les photos exposées sur la mezzanine

Après le démoulage, on procède au séchage des pièces qui varie de douze à vingt-quatre heures en fonction de leur taille. Lors du séchage, les pièces subissent un retrait de 3 %. Les garnitures telles que les becs et les anses sur le corps des objets sont assemblées avec de la barbotine additionnée d'un liant. Il ne faut pas oublier de percer les trous sur les becs des théières et des cafetières. Le finissage permet d'ôter les coutures provoquées par la division du moule en plusieurs parties et d'effacer toute autre imperfection.

Lors de la première cuisson, la température du four atteint 980° pendant vingt-quatre heures. Aujourd'hui, les fours fonctionnent au gaz naturel mais au début, les fours étaient alimentés avec le bois descendu par flottage puis, plus tard, avec le charbon transporté par train. Cette cuisson, dite de dégourdi, durcit les pièces, les déshydrate et les rend poreuses afin que l'émail puisse ensuite se fixer en surface.

L'émaillage est une opération manuelle. Chaque pièce, pour avoir un aspect lisse et brillant, est trempée à la main dans un bain d'émail. C'est une gestuelle très élaborée qui permet de déposer sur la surface de la pièce une épaisseur aussi constante que

possible. C'est un geste précis et rapide qui permet à l'émailleur de réaliser mille deux cents soucoupes en une heure.

Les pièces émaillées subissent ensuite une seconde cuisson dite de grand feu, à 1 400° durant vingt-quatre heures. Le but de cette cuisson est de vitrifier la pâte et l'émail de façon à développer la blancheur, la translucidité, la sonorité et la solidité de la porcelaine. C'est durant cette cuisson que la pièce prend l'essentiel de son retrait (10 à 12 %) par rapport au modèle et atteint sa taille définitive. Les pièces non émaillées sont appelées biscuit car cuites aussi deux fois. Elles sont aussi solides que les autres, nous affirme Romane.

Une fois sortie du four, chaque pièce est vérifiée et un quart est jeté à cause de taches, de fêlures, de manques d'émail, de déformations et de fentes. Certaines pièces particulières nécessitent d'autres opérations généralement manuelles, réalisées par des artistes de grand talent.

Après avoir regardé les photographies anciennes exposées sur la mezzanine, nous allons voir le four



Les ouvriers placent les pièces dans les gazettes

500°C	Rouge sombre naissant
550°C	Rouge sombre naissant avancé
600°C	Rouge très sombre
650°C	Rouge sombre
700°C	Rouge sombre avancé
800°C	Rouge cerise naissant
850°C	Rouge cerise sombre
900°C	Rouge cerise
950°C	Rouge cerise clair

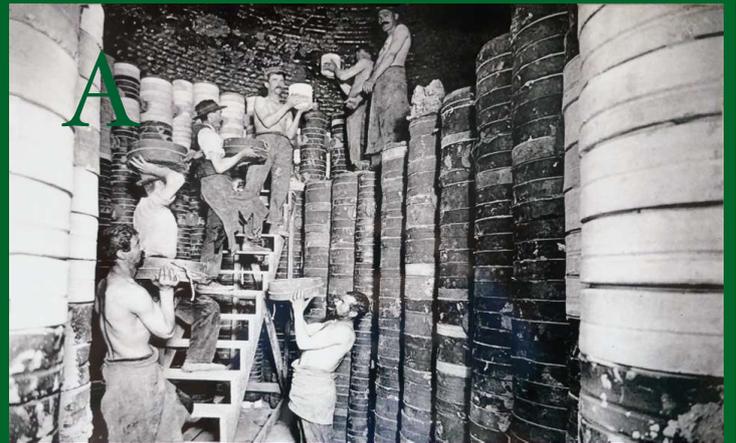
1000°C	Rouge cerise très clair
1050°C	Orangé
1100°C	Jaune
1150°C	Jaune clair
1200°C	Jaune très clair
1300°C	Blanc
1400°C	Blanc soudant
1500°C	Blanc éblouissant

Échelle de températures lumineuses établie par Claude Pouillet au XIX^e siècle

Comment connaître les températures en observant les flammes ?



Femmes et après les gazettes exposées sur la mezzanine

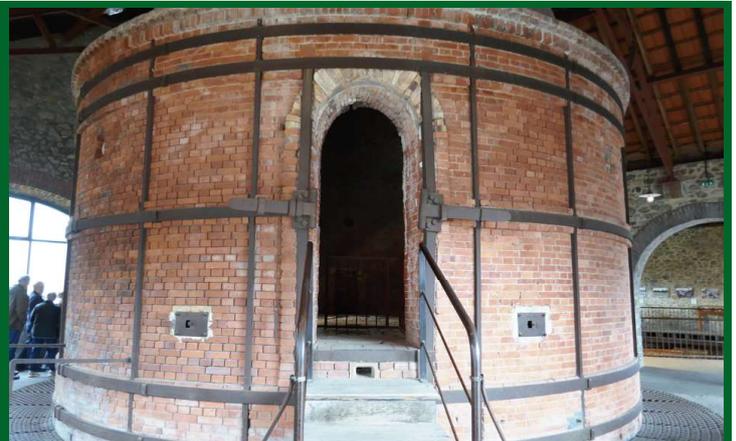


Apporter les gazettes pleines et les empiler dans le four : deux métiers différents

en commençant par son étage supérieur car ce four a deux étages. Celui d'en haut permet d'obtenir une température de 900° alors que l'étage inférieur, plus près des foyers, cuit les pièces de porcelaine à 1 400° Romane nous explique que quinze mille pièces étaient rangées dans ce four pour y être cuites, sept mille cinq cent en bas et autant en haut. C'est un four colossal dont chaque étage mesure bien six mètres de haut et sept de diamètre. Chaque étage est coiffé d'une coupole afin que l'air chaud et les flammes y circulent parfaitement, ce qui garantit une chaleur uniforme. Le four étant chauffé au charbon, les flammes et la fumée étaient chargées de particules noires qui auraient rendu la porcelaine noire ou sombre. Pour éviter cela, chaque pièce – chaque pièce ! – était enfermée dans une "boîte" en terre réfractaire appelée gazette. Ces "boîtes" étaient ainsi faites que l'on pouvait les empiler sur toute la hauteur du four sans que la colonne ne tombe ni ne s'écroule. Les ouvriers chargés de remplir le four manipulaient donc des charges considérables car ces gazettes et leur porcelaine pesaient très lourd. Il leur fallait deux jours pour remplir le four, certains apportant les gazettes pleines, d'autres, plus spécialisés, empilant ces gazettes sur huit à dix mètres de haut en prenant soin

de ne jamais obturer les ouvertures par lesquelles devaient passer les flammes.

Comme il existait neuf fours, on pouvait jongler avec eux de façon à avoir toujours des fours à remplir, des fours chauds, des fours en refroidissement et des fours à vider. Les gazettes pouvaient être utilisées plusieurs fois avant d'être détruites. Nous apprenons alors que des morceaux de ces gazettes furent utilisés comme revêtement de certaines rues de Limoges. Le jeu sera donc de les reconnaître lorsque nous visiterons la ville demain matin. Une fois le four rempli, il fallait fermer la porte. À une température de 900° (pour l'étage supérieur) et de 1 400° pour celui d'en bas, pas question d'avoir des portes en bois ou en fer. Les ouvertures étaient donc chaque fois murées avec des pierres réfractaires et, après refroidissement, elles étaient cassées. Parfois, quelques blocs réfractaires pouvaient être récupérés. Il existait une briqueterie sur place, dans l'usine, pour fabriquer de nouvelles gazettes et de nouveaux blocs destinés à obturer les portes du bas et du haut. Plusieurs ceintures métalliques entourent le four pour conserver sa forme lors des chauffés et pour assurer l'excellente fermeture des portes.



L'étage du four rond de Casseaux



Intérieur de la pièce à l'étage du four (appelée globe)

Trois jours de cuisson étaient nécessaires et cela utilisait treize tonnes de charbon que des ouvriers devaient en permanence jeter dans les huit foyers situés à la base du four. Dans le métier de la porcelaine, de tels foyers se nomme alandiers. Ils devaient absolument garantir la bonne chauffe du four et pour cela, ils travaillaient jour et nuit durant ces trois jours. Pour ce travail dangereux – chaleur et poussière de charbon – ces ouvriers méprisés ne portaient aucune protection. Beaucoup étaient silicosés et, nous dit Romane, leur espérance de vie était de trente-cinq ans. Elle nous précise aussi qu'ils portaient la moustache pour se protéger des poussières du charbon. Protection très peu efficace, malheureusement pour eux. Ces chauffeurs de fours n'étaient pas attachés à un four mais allaient aux fours qui devaient être chauffés. Si d'aventure aucun four n'était en chauffe, ces ouvriers, sous-payés et très mal considérés, se retrouvaient sans travail et n'étaient pas rémunérés pendant ces périodes sans chauffe. De très petites ouvertures permettaient aux meilleurs de ces ouvriers de surveiller la température "à l'œil" pour savoir si l'objectif était atteint et pour suivre le lent refroidissement du four. Lorsque les gazettes étaient blanches, la température souhaitée était atteinte.

La mesure des températures fut très longtemps un problème car aucun instrument ne permettait de les connaître avec précision. Lorsque connaître exactement la température d'un four devint nécessaire, des ouvriers spécialisés et fort entraînés pouvaient l'estimer avec une certaine précision en observant la couleur des objets placés dans le four. (Voir tableau page précédente.) Le premier pyromètre fut inventé en 1760 pour conduire la cuisson des fours de biscuits de faïence. On pouvait aussi placer des petites tasses émaillées et étalonnées permettant de connaître la température et d'arrêter la cuisson au bon moment. À la fin du XIX^e siècle, de petits cônes disposés sur un socle s'affaissaient suivant les températures. Depuis, des instruments très précis facilitent la conduite des fours.

Lorsque la température était atteinte – la couleur des gazettes l'attestait à qui connaissait parfaitement l'échelle des températures – on arrêtait alors l'alimentation des alandiers et on laissait refroidir le four deux jours sans ouvrir les portes. Avant que les deux salles du four – globe en haut, laboratoire en bas – ne fussent totalement refroidies, on cassait les portes et les ouvriers commençaient à défourner malgré la température encore élevée. On commençait par la salle de l'étage, celle appelée "globe".

Lorsque nous entrons dans la pièce du bas, on devine, sur la paroi interne, l'émail qui s'est vitrifié. Comment s'est-il retrouvé là, je ne sais car j'imagine mal qu'il se soit échappé des gazettes. C'est pourtant ce que nous explique Romane qui nous a tous réunis dans le "laboratoire". Les huit alandiers débouchent dans la pièce : les flammes jaillissaient ainsi dans le four ; elles montaient ensuite jusqu'à la coupole qui les faisaient redescendre vers le sol dans lequel se trouvent des ouvertures. J'ai compris que les flammes s'y engouffraient, passaient dans les canalisations internes aux murs et ressortaient dans l'étage supé-



Foyers ou alandiers à l'étage inférieur du four et outils



Intérieur de la pièce inférieure appelée "laboratoire"

rieur. Celui-ci était alors chauffé à son tout mais un peu moins que le "laboratoire". La forme voûtée de ces deux espaces obligeait les flammes à un renversement qui garantissait une meilleure cuisson et une température égale partout dans chaque pièce du four. Ce fonctionnement correspondait au système Minton, du nom du Britannique Herbert Minton, dépositaire en 1873, avec le céramiste français Léon Arnoux, d'un brevet de four à flamme renversée, au charbon, aux avantages techniques et économiques certains.

Aujourd'hui, lorsque les pièces sont ornées de décalcomanies, elles doivent subir une troisième cuisson à seulement sept cents ou huit cents degrés.

Parmi les vitrines qui exposent quelques objets en porcelaines, deux attirent mon attention : celle des fèves et celle de Legrand. En observant la vitrine des fèves – une petite vingtaine de fèves sont exposées, la plupart figurant un animal, certaines un personnage, une portant le nombre 13 et une représentant le four de Casseaux – j'apprends qu'un modeleur de faïence venu du Nord en 1914 – Martial Ducongé – s'installa à Limoges et fabriqua des fèves, des figures et de petits objets décoratifs en biscuits. Cette production de fèves et autres petits objets resta dans la famille jusqu'en 1974, date de cessation d'activité.

L'autre vitrine concerne l'entreprise Legrand. Depuis longtemps, on savait que la porcelaine était un excellent isolant électrique. Alors que l'usine fabriquait de la vaisselle en porcelaine, à partir de 1919, Frédéric Legrand décida de produire des appareils électriques dans cette matière isolante et esthétique : fusibles, prises de courant... L'entreprise s'agrandit jusqu'à compter deux cents employés en 1935. En 1939 fut installé le premier four tunnel de Limoges fonctionnant au gaz de ville et, quatre ans

plus tard, l'usine produisait environ cinq cents tonnes de pièces par jour pour l'appareillage électrique. En parallèle, les objets en matière plastique furent peu à peu fabriqués car plus faciles à produire et plus précis. Les prises de courant et autres interrupteurs en porcelaine furent produits jusqu'à la fin des années 1970.

Cette visite était fort instructive et la guide connaissait parfaitement son discours. Sa voix portait bien dans ces vastes espaces et ce qu'elle nous a fait découvrir était très intéressant. Quelques anciennes photographies montraient les ouvriers d'antan à leurs postes de travail.

Le four perdit son utilité dans les années 1950 avec l'adoption de la technique de cuisson au gaz, dans les fours tunnels.

L'association Espace Porcelaine, fondée en 1986, sauve le four et son bâtiment des ruines en 1987. Bénéficiant d'un bail emphytéotique, elle ouvre le four au public en 1992 et gère l'espace muséographique qui prend place autour, en y organisant des visites guidées et des expositions thématiques.

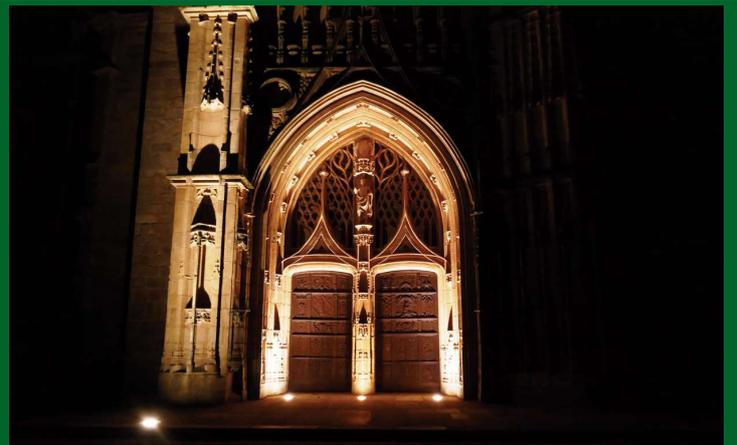
À 16 h, nous revenons au bus. Il est trop tôt pour aller à l'hôtel où il n'y a rien à faire. Jean-Claude propose alors d'aller voir la gare où, semble-t-il, une frise en porcelaine existe. Nous y perdons trois quarts d'heure pour pas grand-chose car la frise est en fait ridicule, même en porcelaine. Nous quittons la gare vers 17 h et sommes à notre hôtel un quart d'heure plus tard. C'est là qu'Anne-Marie m'attend. Pour ne pas perdre davantage de temps, je ne monte même pas à la chambre dont Jean-Claude m'a donné la clé puisque je l'ai prévenu de mon absence.



À gauche, prise de courant Legrand puis diverses fèves dont les images furent trouvées sur la Toile



Promenades dans Limoges samedi soir et dimanche matin



Registre inférieur du portail Saint-Jean

Promenades dans le vieux Limoges samedi soir et dimanche matin
1 : Quartier Cité ; 2 : Quartier du Château ; 3 : Quartier des lavandières ; 4 : Rue du Pont Saint-Etienne ; 5 : Hôtel de Ville ; 6 : Cour du Temple ; 7 : Halles centrales ; 8 : Place de la Barreyrette ; 9 : Rue de la Boucherie.

Anne-Marie, accompagnée de sa fille (que j'avais vue alors qu'elle était encore toute petite) et de ses deux petits-enfants retourne à Limoges et trouve une place près du quartier de la Cité. Nous allons boire une bière chez l'Irlandais devant lequel le petit train était passé ce matin. Plateau de charcuterie en plus... Moment inattendu... Il y a beaucoup à dire lorsque l'on ne s'est pas vu durant si longtemps...

Je suis de retour à l'hôtel avec un peu de retard et partage le repas constitué d'une terrine et d'une salade, de risotto et de champignons accompagnant un poulet "crémeux". En dessert, une tarte aux prunes.

VISITE NOCTURE DE LIMOGES

Anne-Marie revient me chercher à l'hôtel vers 21 h et me propose de retourner en ville pour la visiter de nuit. Je suggère alors d'aller dans les deux quartiers de la Cité et du Château avec l'espoir de trouver les monuments et les façades à pans de bois éclairés. Parce que, lors du parcours en petit train, je n'avais pu photographier les maisons, j'ai très envie de retourner dans ces quartiers anciens pour parcourir ces rues, admirer et photographier les façades à pans de bois. Anne-Marie m'offre la possibilité de le faire...

Nous retournons donc en ville et je m'aperçois que notre hôtel est vraiment loin du centre. Il faut même traverser une forêt pour l'atteindre. Anne-Marie qui connaît très bien le quartier de la Cité pour y avoir enseigné durant des années trouve une place sous les arbres de la placette proche de la cathédrale.

Comme je l'espérais, le magnifique portail nord, appelé portail Saint-Jean, est fort joliment illuminé dans sa partie inférieure. Édifié dans la première



Maison à pans de bois rue Porte Panet



Rue du Rajat : façade ornée pour rappeler les lavandières



Gazettes utilisées pour la pavage de la rue du Pont Saint-Étienne



Façade de l'Irlandais, rue des Allois, coloriée pour Octobre Rose

moitié du XVI^e siècle, il constitue l'entrée principale de cette cathédrale ; par cette originalité, cette cathédrale ressemble à celle de Bordeaux dont l'entrée principale se fait aussi par le superbe portail nord. Autre ressemblance, les deux façades occidentales des cathédrales de Limoges et de Bordeaux ne présentent guère d'intérêt et ne possèdent pas de décoration. Le style du portail est en gothique flamboyant qui, comme son nom l'indique, est superbe et très élégant. Le portail, qui s'élève bien plus haut que l'éclairage nocturne ne nous permet de le voir dans la nuit, est composé de trois parties divisées par deux galeries de pierre ajourées. Ce sont les décors de pierre qui entourent les deux vantaux en bois qui sont mis en lumière. Nous ne nous attardons pas devant les bas-reliefs qui ornent les portes en bois. Si nous l'avions fait, nous aurions observé la lapidation de saint Étienne dont la cathédrale porte le nom. Les registres supérieurs du portail, trop faiblement éclairés, disparaissent dans la nuit. Ils sont constitués



de balustrades et d'une rosace quadrangulaire sans doute fort originale.

Nous n'avons visité l'intérieur du monument ni lors de notre passage avec le petit train, ni en y étant revenus de nuit, ni le lendemain avec le guide.

J'ai cependant compris que les travaux de construction ne se sont achevés qu'au XIX^e siècle. Les haut-parleurs du petit train nous avaient appris que la flèche en bois avait été brûlée par la foudre en 1571 et ne fut jamais reconstruite.

Nous descendons par les rues Porte Panet et de la Règle pour atteindre le quartier des lavandières. Anne-Marie m'explique, qu'autrefois, les femmes descendaient ces ruelles pentues, parfois en escalier, pour aller laver le linge à la rivière. La très étroite rue du Rajat, elle aussi en escalier, irrigue ce très petit quartier des lavandières où subsistent d'anciennes maisons, une placette et des jardins. Sur ce premier ver-



Maison au 24, boulevard de la Cité, face à la rue de la Cité



La façade de l'hôtel de ville



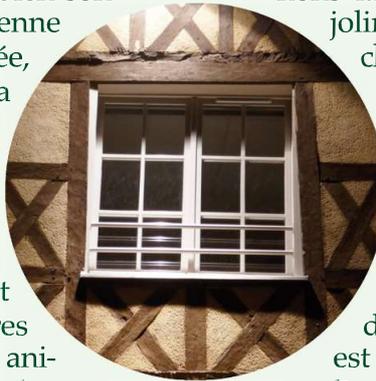
Maisons à pans de bois, place de la Barreyrette



Maisons à pans de bois, place de la Barreyrette

sant de la colline sur laquelle est construite Limoges, aucune voiture et sans doute peu de touristes. Sur la façade de l'une des maisons, des planches à laver rappellent le caractère laborieux de ce mini-quartier.

Nous quittons ce quartier tranquille et remontons par la rue des laveuses (qui porte bien son nom) pour arriver rue du Pont Saint-Etienne dont j'ai entendu parler dans la journée, soit dans le petit train ou, plutôt, par la guide au four des Casseaux. Je sais que cette rue fut pavée avec des morceaux de gazettes et c'est justement ce que nous découvrons en la remontant. Un joli décor circulaire marque le carrefour avec la rue Saint-Domnolet. La pente est assez forte et joliment pavée des brisures de gazettes. La rue nous apparaît très animée par une jeunesse nocturne installée dans et devant les estaminets ouverts. Nous revenons vers la cathédrale par la rue Porte Panet et poursuivons dans la rue des Allois. La placette triangulaire, devant le bar de l'Irlandais où nous avons bu une bière en fin d'après-midi est elle aussi fort animée. Il faut dire que pour cette nuit de mi-octobre, il fait particu-



lièrement doux. Les fenêtres de la façade du bar sont encadrées de lumière rose et commémorent, à leur façon, Octobre Rose. Nous descendons la rue des Allois jusqu'au boulevard de la Cité et revenons à la voiture.

Le temps nous étant un peu compté, nous reprenons la voiture et roulons vers l'hôtel de ville joliment éclairé. C'est l'occasion de s'approcher des bancs aux pieds en porcelaine blanche comme je l'avais appris par les haut-parleurs du petit train. Puis nous nous enfonçons dans les ruelles du quartier du Château jusqu'à trouver une place pour laisser la voiture. Cette seconde partie de la rencontre avec Limoges la nuit nous amène sur le parvis des halles. La façade de l'une des maisons est peinte de motifs historiques que le guide expliquera le lendemain matin.

Anne-Marie m'amène place de Barreyrette située juste derrière la fameuse et célèbre rue de la Boucherie. Un panneau informatif explique que cette jolie placette permettait naguère aux bouchers de faire attendre leurs animaux avant de les abattre ici.



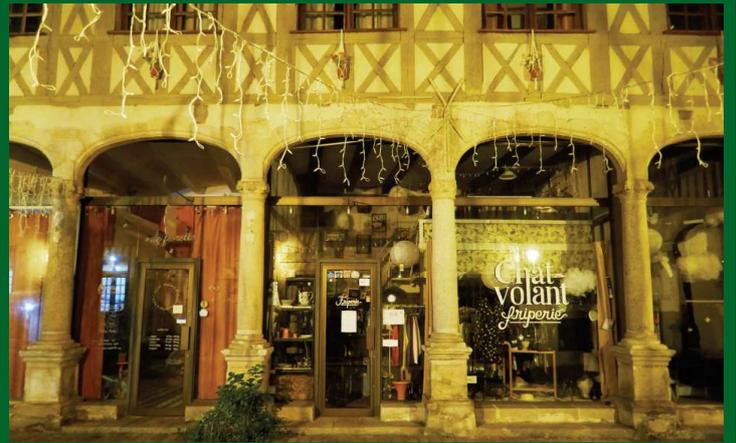
Devant la chapelle Saint-Aurélien, rue de la Boucherie



Pans de bois, 32 et 34 rue de la Boucherie



Maisons à pans de bois dans le Limoges ancien : très jolis quartiers



Arcades d'un hôtel particulier, Cour du Temple

Des barrières divisaient l'espace pour que les animaux ne se mélangent pas. Lorsque l'abattoir municipal fut construit en 1832, la placette fut rendue à la population. Elle est aujourd'hui un îlot de silence dans le centre ancien de la ville. Et un très bel endroit entouré de maisons anciennes à pans de bois.

Nous arpentons (lentement) la rue de la Boucherie, allons jusqu'à la chapelle Saint-Aurélien devant laquelle se dresse un calvaire ; il y aurait à l'intérieur un très joli vitrail mais je ne suis entré ni ce soir ni le lendemain.

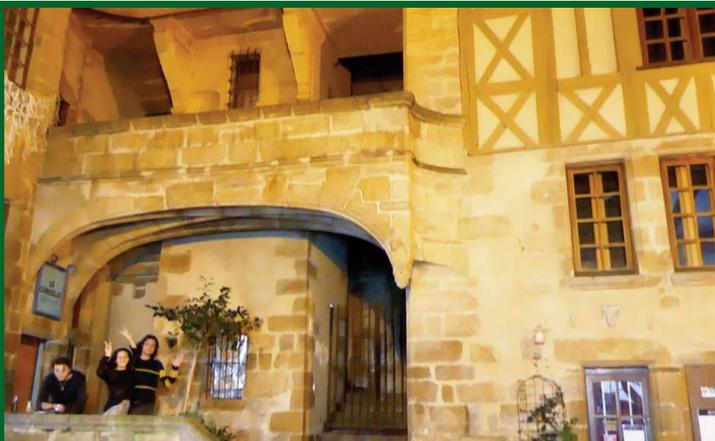
Poursuivant notre déambulation nocturne, nous arrivons rue du Temple. Anne-Marie passe sous un passage couvert qui débouche sur une placette cachée appelée ici Cour du Temple. De très beaux hôtels particuliers construits en granite et colombages en occupent tout un côté, l'un offrant au rez-de-chaussée une série de très belles arcades en anse de panier, l'autre un escalier Renaissance. Limoges possède-t-elle d'autres bijoux de ce genre ? Si oui, il faudrait y revenir et prendre le temps de mieux visiter. Cette architecture



du XVII^e siècle sert d'écrin à l'un des lieux les plus enchanteurs de Limoges, à cause de son aspect vierge de toute modernité et de son isolement. Anne-Marie veut me présenter un Syrien de sa connaissance qui a ouvert un (très) petit restaurant dans un angle de cette cour. Une carte de la Syrie cultive sa nostalgie du pays. Bien qu'il soit déjà tard, il n'a pas encore fermé sa porte et nous accueille de façon très sympathique. Il nous offre un café. Pour une meilleure intégration, il se fait appeler Jean-Paul. Nous discutons un petit quart d'heure et si je restais à Limoges plus longtemps, reviendrais probablement déjeuner ici.

En sortant, je découvre qu'une partie de la cour est pavée de morceaux de gazettes qu'il n'est pas difficile de reconnaître. Dans l'ombre des hauts immeubles, ce pavage est brodé d'herbe courte et verte.

Il est temps de revenir à l'hôtel. Rendez-vous est pris pour se revoir demain matin à l'issue de la visite guidée, le comité ayant prévu une petite heure de temps libre pour quelques souvenirs.



L'escalier Renaissance de la Cour du Temple et le couloir d'entrée depuis la rue du Temple



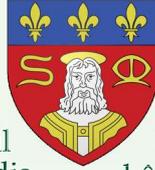
VISITE DIURNE DE LIMOGES

Brouillard, humidité, fraîcheur : matinée automnale en Limousin. À 9 h, nous sommes revenus boulevard de Fleurus : le guide pour une visite diurne de Limoges est là qui nous attend. Il lui faut un certain temps pour qu'il démêle les fils de ses écouteurs, qu'il nous les distribue, que nous fassions les essais et que nous partions enfin dans les rues de l'ancienne "capitale" de la défunte région administrative du Limousin. (Voir carte du parcours page 16)

Nous écoutons l'histoire de la ville que les Romains appelaient Augustoritum "le gué d'Auguste". Le site fut choisi pour le vaste plateau dominant la Vienne en un lieu où un gué permettait de la traverser facilement. La fondation date de l'an 10 av. J.-C., sous le règne de l'empereur Auguste (d'où le nom). La ville se trouvait au carrefour entre l'itinéraire reliant la Méditerranée à l'Armorique et la "Via Agrippa", reliant Lugdunum (Lyon) et Mediolanum Santonum (Saintes), capitale de l'Aquitaine. Le plan orthogonal occupait un rectangle bordant la Vienne et mesurant 1,2 km sur 0,9, nous précise le guide.

La ville possédait un amphithéâtre (mentionné par les haut-parleurs du petit train), un théâtre situé près du pont Saint-Martial, des thermes (au niveau de l'actuelle place des Jacobins) et un forum de cent mètres de large sur trois cents de long à l'emplacement de l'actuel hôtel de ville. Mais de tout cela, il ne reste rien.

Nous marchons dans les rues modernes bordées d'immeubles Art déco des années 1920 / 1930 bâtis



en lieu et place des vieilles maisons moyen-âgeuses à pans de bois. Heureusement, toutes n'ont pas été détruites ainsi que j'ai pu le voir hier soir. Nous longeons le lycée Gay-Lussac. Rue du Collège, le guide nous fait observer le bâtiment de l'ancien central téléphonique, tout en briques jaune pâle. Nous arrivons ainsi au pavillon du Verdurier dont nous avons fait le tour avec le petit train. Cet ancien pavillon frigorifique fut édifié en 1919 pour conserver les viandes dont la ville manquait. Il était destiné au stockage et à la vente de viande importée d'Argentine, en pleine pénurie liée à la Grande Guerre. Devenu marché couvert, il fut cédé à la commune deux ans après sa construction et, dès 1942, devint gare routière, fonction qu'il garda plus de trente ans. Il est devenu, de nos jours, pavillon d'exposition. L'architecte de ce pavillon fut celui qui édifia la gare de Limoges-Bénédictins : la coupole de l'un ressemble à la coupole de l'autre. Le pavillon, construit en béton armé, est recouvert de mosaïques et de grès cérame d'un très bel effet. Notre guide nous amène devant l'un des murs du pavillon et nous demande de rechercher le carreau qui n'est pas comme les autres, un carreau de porcelaine ayant remplacé un carreau de grès cérame. Il nous dit encore qu'une vingtaine de ces carreaux de porcelaine furent disséminés dans la ville. Existe-t-il un parcours cartographié pour les rechercher, je ne le sais pas. Nous trouvons le carreau intrus d'un bleu superbe, en bas du mur, que le guide nomme "bleu de four".



Notre promenade se poursuit par la rue Fourie jusqu'à trouver la rue Jean Jaurès. C'est l'occasion pour notre guide de nous expliquer que Limoges est



Façade du pavillon Verdurier



Hôtels particuliers de la Cour du Temple

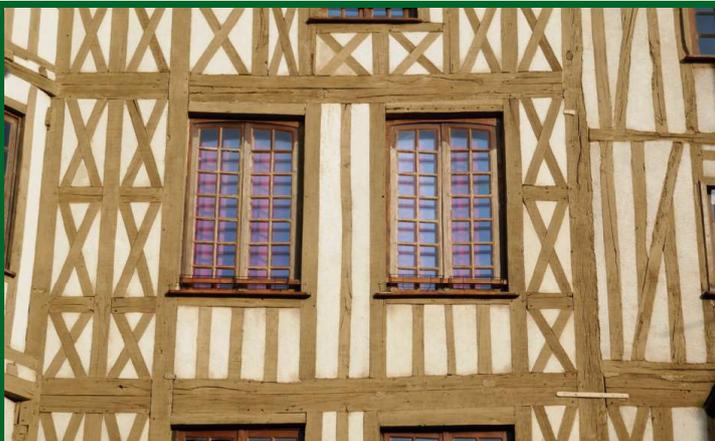
un bastion socialiste car naguère ville ouvrière d'importance. Outre les usines de porcelaine, il y avait aussi de nombreuses usines de chaussures dont il n'en reste qu'une : Weston. Cette ville de gauche comptait 90 000 habitants en 1920. Nous l'avions appris dans le petit train, le guide nous le répète : c'est à Limoges que fut créée la CGT (en 1895) et la coopérative "L'Union de Limoges" (en 1881) qui essayait d'améliorer la vie des ouvriers les plus miséreux. Cette coopérative de consommation visait à permettre à ses sociétaires d'acheter des denrées de bonne qualité, au meilleur coût. En 1915, l'Union comptait 11 000 familles adhérentes et 26 000 en 1939. Le bastion socialiste de Limoges se lit dans les noms des rues, nous dit-on encore.

Nous remontons la rue du Consulat et, par un couloir couvert et un escalier, entrons sur la Cour du Temple. Ce nom viendrait, d'après notre guide, de l'ordre des Templiers car, à sa connaissance, il n'y eut jamais de temple dans ce quartier. Les hôtels particuliers du XVII^e siècle ont un premier niveau en granite, les étages supérieurs étant souvent à colombage ou pans de bois. Le guide nous donne deux anecdotes : lorsque Molière vint à Limoges, il y fut très mal accueilli. Il se vengea en écrivant une pièce de théâtre intitulée "Monsieur de Pourceaugnac", bourgeois de Limoges (1669). Jean de la Fontaine séjourna aussi dans le Limousin (à Bellac) et y écrivit "Le coche et la mouche". Les passagers du coche durent descendre pour pousser leur véhicule dans une montée très glissante et boueuse. Nous remarquons, dans le Cour du Temple, le pavage en gazettes et je constate que le restaurant de Jean-Paul le Syrien est fermé.



Nous sortons de la Cour du Temple par l'autre passage couvert non sans avoir appris que, si aujourd'hui ce lieu est considéré comme l'un des plus recherchés de Limoges, il fut naguère un endroit mal famé, empli d'ordures, un lieu à éviter. Nous arrivons devant la basilique Saint-Michel-des-Lions qui doit son nom aux deux lions de pierre couchés à la porte de l'église. Ce serait des lions "antiques", d'origine gallo-romaine. En réalité, il y aurait quatre lions ; n'en avons vu que deux... Nous n'approchons pas de la basilique. Le guide nous fait lever les yeux vers la boule plantée au sommet de la flèche. L'originale aurait été posée en 1824 par des géomètres qui voulaient en faire un repère géodésique utilisé pour la triangulation du territoire. Cette première boule aurait été remplacée, après la Première Guerre mondiale, par une boule en cuivre plus légère. Sur la place Saint-Michel qui sert de parvis à la basilique, se dresse la fontaine Saint-Martial.

En quelques pas, nous entrons sur la vaste place de la Motte, esplanade carrelée sur laquelle se trouvent les halles centrales. Son nom proviendrait du premier château édifié à Limoges, une motte castrale dont il ne reste rien. Nous observons la haute fresque en trompe-l'œil, dite Cobaty, peinte en face des halles. On y voit, regardant la foule par une fenêtre, le peintre Renoir. Dans le fond de la pièce, un tableau que l'on voit en plus grand dans l'autre fenêtre. D'autres fenêtres sont peintes en trompe-l'œil sur ce mur. Juste à côté des personnages, en bas, un saxophoniste accompagne une troupe de cirque – un homme sur des échasses jongle avec des anneaux et un clown se cache derrière un mur. L'un rappelle le festival de jazz, l'autre l'école du cirque de Nexon.



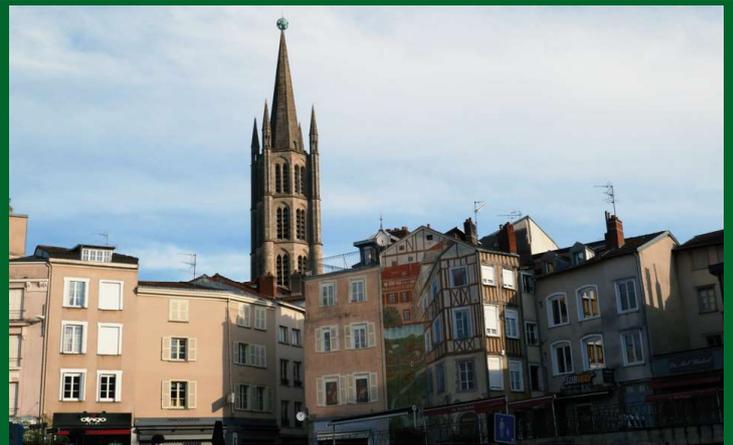
Détail des pans de bois, Cour du Temple



Fresque murale Cobaty, place de la Motte



Fausse fenêtres et faux Renoir nous regardant depuis plus de vingt ans



Le clocher de Saint-Michel-les Lions depuis la place de la motte

Plus haut, voici la motte castrale qui s'élevait en ce lieu autrefois. Dans les prés, une vache limousine... À droite de cette fausse perspective, un homme et une femme fabriquent de la monnaie dans leur atelier, détail qui rappelle que Limoges fabriquait naguère de la monnaie. Nous sommes comme l'enfant qui regarde le jongleur sur ses hautes échasses : émerveillés par ce mur plat transformé en étroite ruelle par la magie d'un pinceau. C'est un résumé de l'histoire du quartier qui est représenté, offert à tous depuis plus de vingt ans.

Notre guide nous propose de nous retourner pour regarder le bâtiment des halles centrales. Au-dessus des murs en brique et de l'architecture métallique se trouve une frise de trois cent vingt-huit plaques rectangulaires en porcelaine de Limoges qu'il qualifie de "grand feu". Elles représentent les produits vendus aux halles : volailles, poissons, gibiers, fleurs... Ces halles furent construites entre 1885 et 1889 sur le haut du plateau où les Romains bâtirent Augustoritum et, plus tard, où un seigneur construisit son château sur une motte féodale. Sa charpente métallique vient de



Bacalan, au nord de Bordeaux, nous dit le guide pour nous flatter. Elle témoigne de cette période où le métal envahissait les constructions vers la fin du XIX^e siècle.

Il fut un temps où visiter un magasin, une halle, un marché pouvait présenter un certain intérêt, particulièrement lorsque ce marché ou ce magasin se trouvait à l'étranger. Regarder la superbe présentation des fruits et légumes à Tbilissi ou chercher d'où proviennent les produits de consommation courante dans une minuscule boutique de Nubie pouvait être intéressant. Mais visiter les halles de Limoges ne me passionne guère. Certes, il y aurait les châtaignes (qu'Anne-Marie m'achètera un peu plus tard) et quelques produits locaux "excellents" mais j'en ai oublié les noms. Nous admirons le magnifique lustre composé de louches en porcelaine blanche et écoutons la cloche que notre guide fait tinter pour nous : elle annonce la fin du marché. Nous ne "visitons" pas les trente-cinq commerces et quittons la halle dont la charpente métallique et le toit en verre ne reposent sur aucun pilier.



La façade des halles centrales de Limoges depuis la place de la Motte. On aperçoit la frise de porcelaine.



La rue de la Boucherie décorée de ballons



La rue Gondinet nous conduit presque directement sur la place de la Barreyrrette que j'avais découverte hier soir. Le guide nous allèche en nous contant la Frairie des petits ventres, une fête créée en 1973 pour sauver le quartier de la Boucherie d'une destruction programmée. Les dix mille participants convainquirent le maire de l'époque d'abandonner le projet. Le nom "petits ventres" rappelle les *petits ventres*, estomacs d'agneaux farcis avec des pieds d'agneaux que les bouchers et tripiers préparaient autrefois dès la fin de l'été. La jolie place de la Barreyrrette est l'un des lieux où la population de Limoges et des environs se retrouve pour festoyer chaque troisième vendredi d'octobre. Y sont présentés aux chalands les produits typiquement limousgeaux, essentiellement fabriqués à base de tripes, les couilles de moutons, le boudin aux châtaignes ou encore la fraise de veau, entre autres. On peut aussi déguster les galettes au blé noir, les burgous (gâteaux à la châtaigne), les clafoutis, les flaunardes (sortes de tartes aux pommes) et autres spécialités limousines.

Par la très étroite rue de la Huchette, nous débouchons dans la rue de la Boucherie, coupée en deux par un énorme échafaudage : une maison an-

cienne est en danger d'écroulement. Le guide demande à couper le groupe en deux pour mieux visiter le musée de la boucherie sis au numéro 36. Il propose à l'un des groupes d'en profiter pour visiter la chapelle Saint-Aurélien naguère fréquentée par les bouchers et, donc, construite très près de la rue de la Boucherie. Malheureusement, la messe dite à l'intérieur interdit toute visite.

Dès le X^e siècle, les bouchers installés au centre de Limoges rendaient grâce à Aurélien de Limoges le saint patron des bouchers de la ville. Au III^e siècle, il fut le deuxième évêque de Limoges, successeur de saint Martial, évangéliste du Limousin. À partir du XV^e siècle, les bouchers "ripaillaient" après avoir donné une messe en son honneur dans la chapelle Saint-Aurélien.

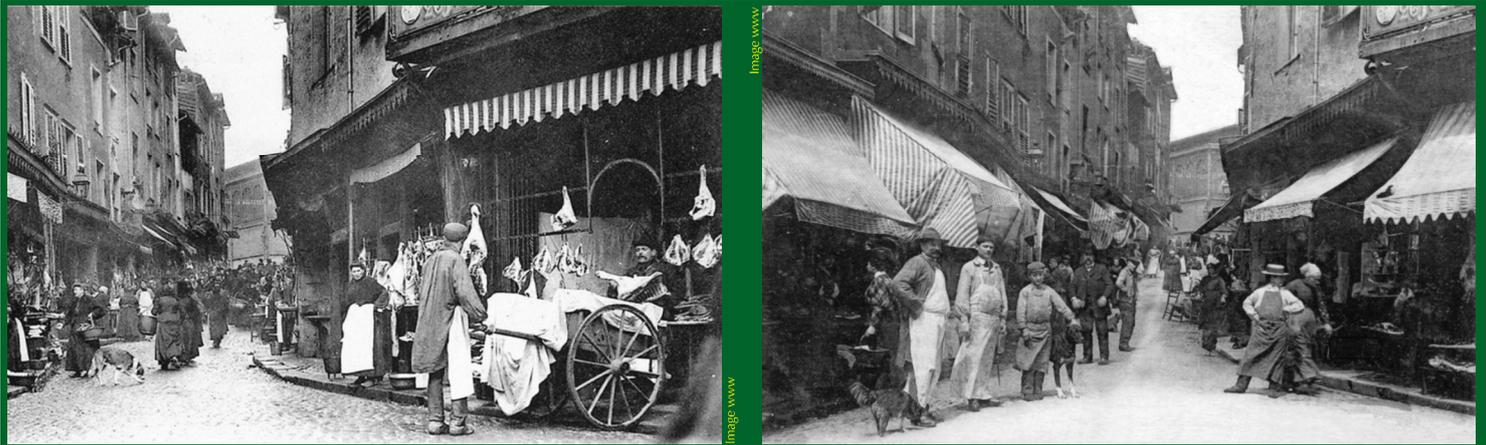
Devant la façade de la chapelle est installée une croix monumentale en pierre du XV^e siècle dite croix de Limoges provenant de l'ancien couvent des Grands Carmes et rachetée par la confrérie des bouchers à la Révolution, laquelle confrérie en est toujours propriétaire.



Place de la Barreyrrette



Détail de la croix devant Saint-Aurélien

Rue de la Boucherie au début du XX^e siècle ; en arrière-plan, les halles centrales

LA MAISON DES BOUCHERS

Le premier groupe étant sorti de la Maison de la Boucherie, c'est au second d'y entrer. Nous ne visitons que le rez-de-chaussée, c'est-à-dire la partie où travaillait le boucher, où il abattait les bêtes, les vendait et les cuisait. Les étages dans lesquels se trouvent l'appartement des maîtres, ceux des domestiques mais aussi le grenier à claire-voie où séchaient des centaines de peaux de moutons et de porcs nous sont restés inconnus. Je ne savais même pas que ces étages existaient.

Cette maison des bouchers, construite au XIII^e siècle, témoigne de l'activité qui avait cours dans cette rue depuis le Moyen Âge. La puissante corporation y occupait la plupart des boutiques jusqu'au XX^e siècle : on comptait jusqu'à cinquante-six boucheries dans cette rue, réparties entre six familles. Dans la première pièce, qui donnait sur la rue, un boucher mannequin nous accueille avec son tablier blanc. (Je suppose que le tablier du vrai boucher ne restait pas blanc longtemps.) Devant lui, une robuste table dont le plateau épais est usé par les milliers de coups de

hachettes et de couteaux donnés pour découper les carcasses. Derrière lui, un comptoir (portant les initiales EP) et une balance à deux plateaux sans aiguille. Au mur, des crochets aiguisés, des eses et des affichettes dont l'écriture particulière, rouge et noire, est parfois encore visible dans les vieilles boutiques (ou au cinéma, dans les films d'époque) : "Prière de ne pas toucher à la viande". Sur l'autre mur, la cheminée (pour cuire les plats ?), des chaudrons en fonte noire, des plats et des moules à terrines en cuivre rouge... Une grande croix est suspendue au mur au-dessus de la cheminée. Elle rappelle la foi de ces artisans bouchers qui rendaient régulièrement grâce à Saint-Aurélien dont la chapelle est toute proche.

Dans les petites pièces suivantes, enfilade, le mobilier d'époque – vaisselier, armoires, outils de cuisine en fer blanc nécessaires aux préparations, bassines et casseroles en cuivre rutilant – sol à larges pavés de granite, solides et faciles à laver. Suspendus au plafond, des crochets. Derrière une porte entrouverte, un escalier monte aux étages mais nous ne



Les pièces au rez-de-chaussée de la Maison de la Boucherie

Rue de la Boucherie au début du XX^e siècle

l'avons pas emprunté. Le mannequin de la bouchère se tient droit dans la seconde pièce, en tablier blanc, elle aussi, une charlotte sur la tête : était-ce elle qui préparait les plats qui étaient vendus ici ?

Nous atteignons la dernière pièce de cette maison des bouchers. Elle est pavée de pierres mal équarries. Elle est légèrement en pente. Au premier regard, elle ressemble à une étable mais des outils et du matériel exposés nous font rapidement changer d'avis. C'est ici que l'on abattait les animaux, que l'on saignait les cochons, que le sang ruisselait entre les pavés. Un puissant pilier en bois, au milieu de la pièce soutient une épaisse solive. Je suppose qu'au dessus se trouvait l'appartement de la famille du boucher : y entendait-on les cris des cochons qui mouraient ici ? Dans la pénombre, de nombreux outils sont proposés à la découverte. Une charrette, le collier pour le bœuf qui tirait la charrette : cela est assez facile à reconnaître. Suspendu au plafond en bois, et relié à un système de palan, le support cranté sur lequel était suspendu le cochon que l'on venait de

tuer avec la masse à cochon. Cet outil fut utilisé jusque dans les années 1970. Lorsque le cochon mort avait été suspendu à cette barre crantée, il était saigné. Il manque la maie où l'animal mort était plongé pour le peler à l'eau chaude. D'autres outils et ustensiles sont disposés dans cette pièce en partie recouverte de paille : tonneaux, paniers, barres de fer, ha-choirs, crochets, table à plateau épais...

La visite est rapide, un peu confuse, libre. En revenant dans la rue, Anne-Marie est là. J'avertis Jean-Claude que je quitte le groupe et retrouverai le bus à l'heure convenue, boulevard Fleurus. Avec Anne-Marie, nous retournons aux halles centrales car elle veut que je rapporte quelques châtaignes, souvenir probable d'un temps lointain où nous les ramassions dans les forêts de la Haute-Vienne. Le commerçant n'est pas pressé de nous servir. Puis nous retrouvons la voiture et Anne-Marie me reconduit près du bus. Ainsi s'achève ma visite de Limoges. Pourquoi, lorsque je venais à la fin du XX^e siècle, je ne me souviens pas avoir vu cette ville comme cela ?



En fond de boutique, la pièce d'abattage



Les outils pour tuer et suspendre le cochon

ORADOUR-SUR-GLANE

Lorsque le bus démarre, vers 11 h 30, je quitte Limoges plus riche que quand j'y suis arrivé. J'ai glissé dans mon sac un petit kilo de châtaignes, des gâteaux Bijou et une assiette en porcelaine, le tout offert par Anne-Marie. Ce voyage aura été extraordinaire, sortant de l'ordinaire, et je ne regrette absolument pas d'y avoir participé.

Vers midi, nous sommes à Oradour-sur-Glane et, avant de visiter les restes de l'horreur, nous entrons dans le restaurant. Le kir est déjà sur la table, offert par le comité mais ici, en Limousin, c'est un kir à la châtaigne... En entrée, une salade composée – viande de dinde, tomates, salade verte – au centre de laquelle se trouve un œuf poché. Le plat proposé ensuite est du cul noir, un cochon local servi avec des pommes de terre en robe des champs, des tomates et des légumes (poivrons, courgettes...) et du lard. Très bon, original. En dessert une tartelette aux pommes et framboises, rhubarbe et sésame. Café et vin rouge du Périgord, à mon goût un peu âpre...

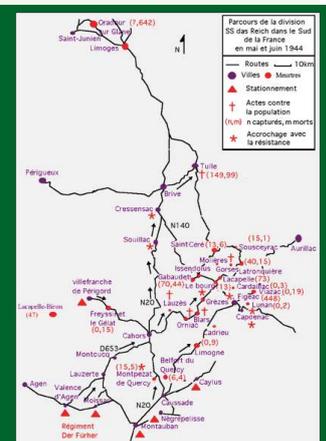
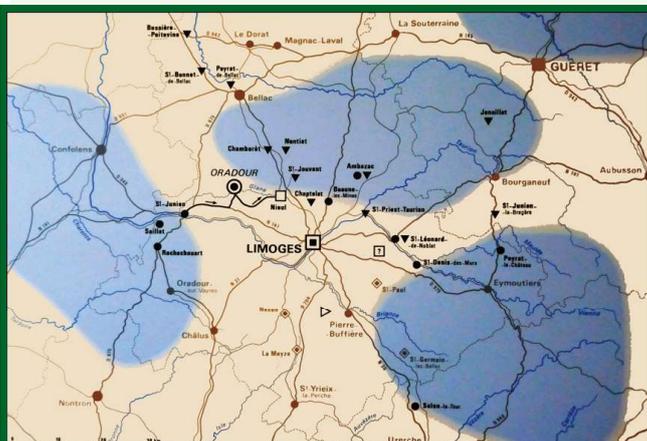
Sans doute suis-je déjà allé deux fois visiter Oradour mais c'était au XX^e siècle et le bâtiment du centre de la mémoire n'existait pas encore. La visite prévue par le comité commence justement par ce centre de la mémoire où une guide doit nous expliquer l'essentiel des heures de terreur et d'horreur qui se sont déroulées le 10 juin 1944. Qui a fait ça et pourquoi sont les deux principales questions auxquelles elle va tenter de répondre. Et nous, de comprendre. À deux reprises, j'ai eu l'occasion de visiter le musée du génocide, à Erevan, et dans les deux cas – Erevan et Oradour – des portraits des victimes sont affichés sur les murs, des cartes tentent d'expliquer les faits, des génocidesurs (là-bas) et des assassins (ici) ont aussi leurs portraits, davantage pour ceux-ci là-



bas qu'ici. Il n'y a guère de comparaisons entre les deux massacres car le nombre de victimes et le but du massacre sont différents. La ressemblance, c'est dans la nécessité de conserver le souvenir de l'horreur, de tenter de l'expliquer (pour que cela ne se reproduise pas mais cela s'est reproduit, sous nos yeux, au Rwanda, en 1994). Et sans doute saura-t-on un jour ce que Gaza est devenue après que nous avons vu en direct et pendant plus d'une année, les bombes la détruire...

Avant le 10 juin 1944, la commune d'Oradour-sur-Glane comptait 1 575 habitants dont beaucoup étaient des réfugiés espagnols, mosellans et alsaciens, tous fuyant les guerres qui ravageaient leurs pays et les menaçaient. Il y avait quatre écoles : une pour les petits, une pour les garçons, une pour les filles et une pour les réfugiés, celle-ci étant mixte. Beaucoup d'enfants de la région parisienne avaient été envoyés ici à partir de 1943 pour y vivre en paix, loin du tumulte et des dangers. Oradour était un bourg prospère, un centre commercial qui s'était développé grâce au tram qui le reliait à Limoges et Saint-Junien depuis 1911. Les Limougeaux venaient donc se ravitailler ici. (On a vu, à Limoges, le pavillon Verdurier construit à cause des pénuries de viande, conséquence de la Première Guerre mondiale.) Oradour était en dehors de la guerre, une bulle hors la guerre, nous dit la guide. Tout était donc paisible et chacun chacune vaquait à ses occupations habituelles, loin du tumulte.

La division Das Reich était l'une des trente-huit divisions de la Waffen SS, composée de volontaires mais aussi d'Alsaciens et Mosellans incorporés de force, pour la plupart. Après avoir participé à la campagne de l'Ouest, en Hollande, Belgique et France, la division Das Reich fut engagée dans les



À gauche, carte des maquis dans le Limousin ; au centre, parcours de Das Reich en URSS et aux Balkans ; à droite, entre Montauban et Oradour

Balkans en mars et avril 1941 puis en URSS à la fin de 1941. La guide nous explique que cette division SS avait, entre autre objectif, d'éradiquer les juifs en URSS, de "nettoyer" le pays et les sites où elle passait. Elle nous parle du "génocide par balles" lorsque des dizaines de milliers de juifs furent assassinés d'un coup de revolver. Elle mentionne la mort de deux millions juifs à laquelle la division Das Reich participa. L'un de ses objectifs était aussi l'extermination de la résistance soviétique : les SS de cette division pendaient les résistants pour effrayer et mater la population, incendiaient les villages, des milliers de villages selon la guide, au moins deux cents rien qu'en Biélorussie et en Ukraine. Entre l'été et décembre 1942, elle revint en France pour se reconstituer car elle avait subi de très nombreuses pertes. Elle contribua à l'assaut sur le port de Toulon. En 1943, elle était de nouveau en Ukraine, participa à la reprise de Kharkov et à la bataille de Kursk et, en février 1944, une partie fut renvoyée en France, vers Montauban.

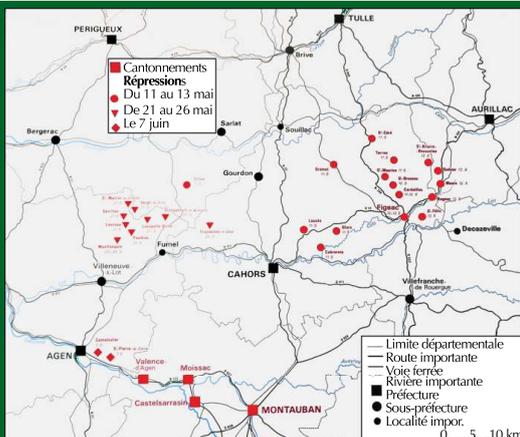
Avant d'arriver à Oradour, la division Das Reich avait déjà un lourd bilan réalisé dans sa remontée vers le nord depuis la région de Montauban pour rejoindre la Normandie. De très nombreux villages furent pillés et des habitants torturés, exécutés ou envoyés en déportation – Lauzès, Orniac, Livernon, Assier, Latronquière, Calviac, Cardaillac, Gorses, Molières, Lacapelle-Marival, Lacapelle-Biron,



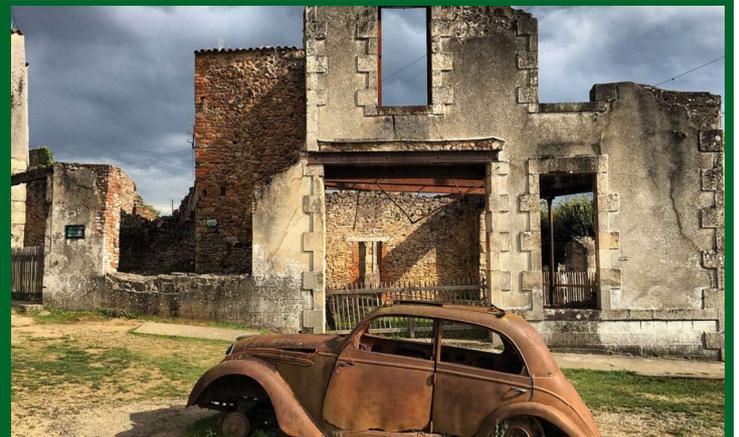
Fumel, Frayssinet-le-Gélat... Le 9 juin, la division arriva à Tulle avec ses chars pour reprendre la ville, terre de résistance. Quarante soldats allemands furent tués. En représailles, quatre-vingt-dix-neuf habitants de Tulle furent pendus aux balcons et aux réverbères, cent cinquante furent déportés. Le même jour, soixante-sept hommes furent exécutés à Argenton-sur-Creuse. La guide explique que pour un soldat de la division blessé, trois Français étaient pendus et que pour un soldat tué, dix Français étaient pendus. Pour tarir le soutien de la population aux maquis et diminuer l'activité de ceux-ci par crainte de représailles, les SS préparèrent une action visant à produire un effet maximal de terreur.

Pourquoi choisir Oradour ? Un chercheur récent a émis cette hypothèse : "Le village était suffisamment petit pour être anéanti par un détachement de cent vingt à deux cents hommes ; il était réputé tranquille, ce qui permettrait aux tueurs de frapper sans danger ; il était prospère, ce qui en faisait une proie tentante pour un pillage ; il se situait à l'ouest de Limoges, dans un secteur que devait emprunter la division 'Das Reich' pour remonter vers la Normandie." Le crime fut froidement prémédité.

Le 10 juin, les SS étaient à Oradour, dans le but de massacrer la population et brûler le village. C'était une opération préparée à l'avance. La guide nous raconte que le village d'Oradour fut choisi



Carte des violences et des massacres de Das Reich



Vieille Peugeot à l'entrée du Champ de Foire

sur proposition d'un chef de la milice de Limoges. Ce rôle de la milice fut établi plus tard lors de l'ouverture des archives ; cette milice participa à la recherche des survivants qui avaient réussi à fuir les lieux du massacre, pour les tuer. Le village était riche : il y avait profit à le piller. Il était facile à encercler. Les différents maquis étaient loin, le risque de représailles faible. La division arriva en début d'après-midi et rassembla sur la place du Champ de Foire six cent cinquante personnes alors que le bourg ne comptait que trois cent cinquante habitants. Ce 10 juin était un samedi, jour d'arrivée du tabac : il y avait foule et nombreux étaient ceux venus avec le tramway. De plus, c'était un jour d'école et de campagne de vaccination : nombreuses étaient les femmes venues faire vacciner leurs enfants. C'est là l'une des raisons pour lesquelles quatre cent cinquante victimes furent des femmes et des enfants.

Les cent quatre-vingts hommes et jeunes gens de plus de quatorze ans furent répartis dans six lieux d'exécution, par groupes d'une trentaine de personnes. Un SS installait une mitrailleuse devant la porte et la mettait en batterie. Le tir des mitrailleuses devant les lieux de rétention des hommes se déclencha vers 16 heures. Il n'y eut que cinq survivants qui étaient parvenus à s'enfuir. Les SS qui ne massacraient pas pillaient et incendiaient les maisons.

Les femmes et les enfants furent enfermés dans l'église au centre de laquelle les Allemands avaient placé des explosifs.



Puis l'église fut incendiée. Puis les SS tirèrent à la mitrailleuse et lancèrent des grenades pour s'assurer que tous étaient morts. Des trois cent cinquante personnes enfermées dans l'église, il n'y eut qu'une seule survivante qui parvint à s'enfuir par une baie du chœur. Les 11 et 12 juin, les Allemands revinrent pour enterrer les morts et faire en sorte que les corps ne soient pas identifiables. C'est aussi le 11 juin que le massacre fut découvert par les premiers témoins. *"Tous les bâtiments y compris l'église, les écoles, la mairie, la poste, l'hôtel que ma famille habitait, n'étaient plus que ruines fumantes."* dira l'un des premiers à pénétrer dans le village. Cette ignominie fit six cent quarante-trois victimes dont les portraits sont exposés dans le couloir menant au village, une fois les salles d'exposition traversées. Parmi les victimes, quarante Lorrains, sept ou huit Alsaciens, une famille italienne, trois Polonais...

Oradour-sur-Glane devint le symbole de la violence nazie en France. *"Nulle part ailleurs une localité n'a-t-elle été à ce point anéantie, hommes, femmes, enfants, immeubles."* Comment des soldats ont-ils pu massacrer tout un village ? Selon un avocat, ils se sont soumis à une autorité dite 'légitime', au conformisme et à la pression du groupe. Ces membres de la division Das Reich, biberonnés au nazisme pour les plus jeunes, vivaient également dans un environnement où la violence était portée aux nues. Malgré la gravité des faits, la plupart des acteurs de ce drame échappèrent à la justice.



Moignons de murs pointant vers l'azur, comme des doigts tendus pour désigner les coupables



Deux procès eurent lieu, l'un à Bordeaux en 1953, l'autre à Berlin en 1983. Ne furent jugés que des sous-fifres dont une majorité d'Alsaciens incorporés de force alors qu'ils n'étaient qu'une minorité lors du massacre. À Bordeaux, le verdict fut prononcé dans la nuit du 12 février 1953 : parmi les accusés allemands, le sergent Lenz fut condamné à mort, un accusé qui avait pu prouver son absence lors du massacre fut acquitté et les autres furent condamnés à des peines variant de dix à douze ans de travaux forcés ; les Alsaciens "Malgré-Nous" écopèrent de cinq à douze ans de travaux forcés ou de cinq à huit ans de prison ; quant au seul Alsacien engagé volontaire dans la Waffen-SS, il fut condamné à mort pour trahison. Le tribunal prononça également quarante-deux condamnations à mort par contumace contre des accusés allemands.

Le verdict déclencha de vives protestations en Alsace : les cloches sonnèrent le tocsin, le texte suivant fut placardé dans toutes les communes de la région : *"Nous n'acceptons pas. Toute l'Alsace se déclare solidaire avec ses treize enfants condamnés à tort à Bordeaux et avec les 130 000 incorporés de force. [...] Elle restera avec eux dans la peine. L'Alsace française s'élève avec véhémence contre l'incompréhension dont ses fils sont les malheureuses victimes."* Le gouvernement de l'époque vit d'un très mauvais œil l'affrontement entre l'Alsace et le Limousin, la première, région prospère et peuplée, la seconde, pauvre et rurale. Au nom de l'unité nationale, le 19 février 1953, une loi d'amnistie fut adoptée. Le 21 à l'aube, les treize "Malgré-Nous" furent



libérés et rejoignirent leur famille en Alsace dans l'après-midi. Les cinq Allemands virent leur peine réduite et furent libérés quelques mois plus tard. Les deux peines capitales furent commuées en réclusion perpétuelle en septembre 1954. Aucun condamné par contumace ne fut inquiété. Le 7 juin 1983, à Berlin-Est, le responsable allemand du massacre d'Oradour fut condamné à la prison à perpétuité par le tribunal mais libéré après la réunification. Les responsables de ce massacre du 10 juin 1944 ne furent donc jamais vraiment punis de leur folie destructrice et assassine, ce qui conduisit à une véritable révolte à Oradour et dans le Limousin. Longtemps, les représentants de l'État furent interdits de présence aux cérémonies commémoratives. Il fallut plusieurs décennies pour parvenir à une réconciliation entre les proches des victimes du massacre, l'Alsace, les pouvoirs publics et l'Allemagne. Le village d'Oradour-sur-Glane se replia sur lui-même. En 2013, lors de sa visite, le président allemand Joachim Gauck reconnut les manquements de son pays dans la poursuite des responsables. *"Si je regarde dans les yeux ceux qui portent l'empreinte de ce crime, je partage votre amertume par rapport au fait que des assassins n'ont pas eu à rendre de comptes"*, avait-il déclaré en s'adressant à François Hollande.

Après avoir écouté la guide nous raconter l'histoire, nous passons devant les centaines de portraits des victimes – les rectangles blancs représentent sans doute les personnes non identifiées. Puis, à mesure que nous montons les marches de



Centre de la mémoire et son parvis minéral



Les ruines de la poste et la caténaire du tramway

l'escalier, apparaissent les ruines du village telles qu'elles se présentaient le 11 juin 1944. Enfin, presque telles qu'elles se présentaient car, en plus de quatre-vingts ans, la végétation a effacé les traces les plus discrètes, le temps a emporté les cris, les hurlements, le tac tac des mitrailleuses, les aboiements des chiens, le crépitement des flammes, l'effondrement des toits. Le temps a également usé les ruines. Tous ces bruits de l'horreur, il faut les imaginer face à ces murs noircis aux attiques déchirées qui pointent vers le ciel leurs moignons préservés. Car la préservation du site fut, aux yeux des responsables de "l'après", une nécessité, de la même façon dont on préserve, ailleurs, les camps de concentration, dont le Rwanda conserve les lieux de massacres et dont Israël préservera pour les générations futures les kibboutz assassinés.

Il y a ruines et ruines. Des villages en ruines, il y en a pléthore, abandonnés pour des raisons économiques : plus assez d'habitants pour entretenir les maisons ou refaire les toitures, pas d'accès en automobiles, plus de commerces : les habitants ont fui et lorsque l'on marche dans ces rues abandonnées, le long des murs écroulés et des toits effondrés, lorsque l'on se hasarde dans les maisons vidées, l'impression de tristesse est certes présente, celle d'un gâchis, d'une incompatibilité avec le monde d'aujourd'hui. Mais ici, à Oradour, ce n'est ni l'économie, ni l'éloignement, ni l'abandon qui sont responsables de ces ruines : c'est la guerre, l'horreur, l'inhumanité, le mal. Il ne faut pas dire qu'ici l'Homme est devenu "animal"



car les animaux ne se comportent pas comme cela. L'Homme est bien pire que n'importe quel animal.

Oradour est un lieu de silence. On regarde, on devine, on tente d'imaginer ce qui arriva ici mais on ne le peut pas car, à part les survivants, qui le pourrait ? Qui s'est un jour retrouvé dans une telle situation ? Quelques machines, quelques outils, quelques appareils ont été sauvegardés, témoins muets de la disparition de ceux qui les utilisaient. Cette voiture stationnée en plein champ depuis quatre-vingts ans, celle-ci encore dans son garage, ce vélo, cette balance, ces casseroles, cette machine à coudre... Autant de témoins silencieux et rouillés d'une humanité disparue.

Et si l'on traversait ce lieu comme on traverserait un décor de cinéma ? Car, en réalité, ces murs ne disent rien à ceux qui ne savent pas. Certes, on pourrait alors se demander : "*Mais que s'est-il passé ici ?*" Répondre à la question, c'est savoir et c'est sans doute pour cela que le centre du souvenir a été construit. On y entre, on le visite, on comprend et lorsque l'on marche dans les rues de ce village fantôme, on se tait, on regarde, on compatit.

Ceux qui ont ordonné ce massacre, ceux qui ont porté la guerre dans toute l'Europe et au-delà, ceux qui ont assassiné, massacré, asphyxié, brûlé sont les descendants des Goethe, Kant, Beethoven, Bach... Sommes-nous à l'abri d'un recommencement ?



Le village d'Oradour après le massacre du 10 juin 1944



Lithographie relative à l'histoire tragique d'Oradour par Fernand Léger



Le clocher fortifié de l'église et la nef éventrée, théâtre d'un massacre inimaginable

16 h 30. De retour au bus, nous quittons Oradour pour revenir chez nous. Très loin, au-delà des mers et des déserts, la guerre fait rage au Soudan du Nord, à Gaza, au Liban, au Yémen, en Ukraine, en Birmanie... Là-bas, au-delà des mers et des dunes, des villages sont ravagés, des écoles bombardées, des habitants assassinés, des populations chassées de leurs terres. Notre bus retourne vers Pessac par la route de l'Ouest en grande partie



refaite à quatre voies mais plus lente que les deux autoroutes de l'aller. Au passage d'Angoulême, un ralentissement d'une vingtaine de minutes réduit considérablement notre moyenne horaire. Au cours de nos trois heures de route, combien de villages, combien de quartiers, combien d'hôpitaux ont-ils été détruits en Palestine, au Soudan, en Ukraine ou ailleurs ?



La rue et sa ligne de tram menant à Saint-Junien



Le temps s'est arrêté dans l'après-midi du 10 juin 1944



Vue partielle des ruines à l'entrée du village



Ici vécut une famille ; ici, des hommes furent assassinés



Écrit par Jean-Pierre Lazarus en novembre 2024
d'après les notes prises au cours du voyage
et d'après divers documents pêchés sur la Grande Toile Mondiale.
Relecture : Catherine L., Claire D. et Anne-Marie D.
Les photos sans cartouche sont de l'auteur.